

NOTICE NÉCROLOGIQUE

CDMM 65
en

SUR

MONSIEUR L'ABBÉ PRUNEAU

(BERNARD-JOSEPH-ANDRÉ)

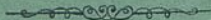
DOYEN DU CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE DE MEAUX

ET VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE.

Emile BONNAT

Prêtre de l'Ordre

~ . # - # . ~



MEAUX

IMPRIMERIE DE A. COCHET, SUCC^r DE M. DUBOIS.

—
1863.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

MONSIEUR L'ABBÉ PRUNEAU

(BERNARD-JOSEPH-ANDRÉ)

DOYEN DU CHAPITRE DE LA CATHÉDRALE DE MEAUX

ET VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE.

Le 27 du mois dernier, le clergé de Meaux rendait les derniers honneurs aux restes mortels d'un vétéran du sanctuaire, d'un prêtre non moins distingué par les charges qu'il a remplies et par les dignités dont il a été honoré, que par une vie qui fut un long exemple de vertus chrétiennes et éminemment sacerdotales. Nous parlons de M. l'abbé B.-J.-A. Pruneau, chanoine honoraire de Reims, doyen du chapitre de Meaux, vicaire général et promoteur du diocèse, et ancien supérieur du grand séminaire.

Il naquit à Melun, le 26 novembre 1789, d'une famille où la fidélité aux devoirs et aux leçons de la foi chrétienne était une vertu héréditaire. Ses ancêtres du côté paternel avaient quitté l'Angleterre, leur patrie, pour échapper aux persécutions religieuses; ils s'étaient réfugiés en France en même temps que le roi Jacques II. Marcel Pruneau, son grand-père, donna les preuves les plus signalées de sa probité et de sa délicatesse dans une circonstance que mentionnèrent les journaux de l'époque. Son père se nommait Cyrille Pruneau, et sa mère Louise-Elisabeth Maurevert. M. l'abbé Pruneau était le huitième de quinze enfants; deux de ses oncles paternels, François Marcel et Hilaire, étaient membres de la Congrégation de l'Oratoire. Le premier avait été promu au sacerdoce; il fut le dernier supérieur du collège de Soissons,

avant la grande révolution. Son grand-oncle maternel, Louis Maurevert, était également entré dans l'état ecclésiastique : il devint curé de Boissettes, et doyen rural de Melun. L'abbé Piat, dernier supérieur du séminaire de Chaumes, était encore parent de M. Pruneau, ainsi que Dom Jean-Baptiste Adam, religieux bénédictin du prieuré de Saint-Martin des Champs, à Paris.

Les premiers sentiments du jeune Bernard Pruneau s'éveillèrent au milieu des troubles les plus violents de la Révolution française et des malheurs de sa famille. Aussi garda-t-il toute sa vie de cette triste époque une profonde impression. C'était en 1794. Son grand-père, vieillard si respectable, mourait à l'âge de 76 ans, après avoir eu à souffrir des révolutionnaires à cause de ses principes religieux. Son oncle, François-Marcel, était en exil; le second, Hilaire, était en prison à Soissons. Son père eut à subir la même peine durant plusieurs mois : comme il faisait à Melun le commerce de fer et de quincaillerie, cet emprisonnement et la longue surveillance qui en fut la suite amenèrent presque la ruine de sa fortune. Enfin, Dom Adam, leur parent, périt sur l'échafaud.

La famille Pruneau s'étant transportée en 1802 dans la capitale, le jeune Bernard suivit pendant deux ans les cours du Lycée Charlemagne : précédemment il avait reçu les premières notions classiques de M. Valin, qui administrait la paroisse de Maincy avant le concordat. Son oncle, François-Marcel, étant revenu de l'émigration, le plaça dans l'institution de Notre-Dame des Champs, dirigée par MM. les abbés Liautard et Augé. C'était peu après l'ouverture de cet établissement, qui devint dans la suite le collège Stanislas. Le jeune Bernard Pruneau se fit remarquer dans cette maison par les qualités de son cœur et celles de son esprit; il se concilia bientôt l'affection et l'estime de ses maîtres et leur voua constamment la plus sincère reconnaissance. Son ardeur au travail lui fit remporter des succès dans toutes ses classes.

Dès l'âge le plus tendre, on avait pu remarquer en lui les premiers indices de la vocation au service des autels et de cette religion profonde qui, dans la suite, parut avec tant d'éclat. Aussi doit-il compter parmi l'élite de ces jeunes gens qui, après le rétablissement de la religion, n'aspirèrent qu'à se dévouer aux œuvres du saint ministère, et dont le zèle fut secondé par les plus heureuses aptitudes.

Après avoir terminé ses études, nous le voyons concourir avec ses anciens maîtres aux travaux de l'enseignement dans l'établissement même où il avait été élevé.

Il n'avait que dix-sept ans quand, averti qu'il devait faire partie de la conscription l'année suivante, il fit demander par M. l'abbé Emery, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, l'exemption du service militaire. Déjà il avait reçu la tonsure le 21 décembre 1805. Son cours de théologie n'était pas encore commencé quand M. de Fautoas, évêque de Meaux, l'avertit qu'il pouvait s'engager dans les Ordres sacrés. Il vint à Meaux pour recevoir l'Ordination des Ordres-Mineurs et du Sous-Diaconat ; mais le prélat se trouvant alors malade, on délivra au jeune abbé un dimissoire pour qu'il se fit ordonner à Paris. Il en coûtait à la délicatesse de sa conscience de se présenter au cardinal Maury, archevêque-nommé de Paris, et qui administrait le diocèse en vertu de pouvoirs illégitimes. Cependant, sur la réponse du vénérable M. Augé, son directeur, que l'évêque de Meaux pouvait communiquer les pouvoirs nécessaires, même au cardinal, pour son ordination, il consentit à avancer (23 mai 1812). Ce fut à Meaux qu'il étudia la théologie et qu'il reçut le diaconat et la prêtrise. Cette dernière ordination avait lieu le 21 décembre 1814.

A peine promu au sacerdoce, il fut nommé pour succéder, dans la paroisse de Varedes, à M. l'abbé François Sassinot. Des relations de piété avaient lié déjà M. Pruneau à ce prêtre si recommandable par ses vertus pastorales. Quelques années après, ils se retrouvèrent ensemble au séminaire de Meaux. Dans ce premier poste, le jeune prêtre donna les preuves de son zèle et de son activité pour toutes les fonctions du saint ministère ; mais ce n'était pas encore assez pour son âme entreprenante, pour l'ardeur de sa charité. Il quitta Varedes en septembre 1817, et sollicita longtemps son entrée dans la Congrégation des missionnaires de France. Sa demande n'eut point d'effet ; il fut envoyé à Nemours en qualité de vicaire. Il y resta jusqu'en mars 1819, époque où les oratoriens, qui dirigeaient le collège de Juilly, demandèrent avec instance l'autorisation de l'associer à leur œuvre. Son oncle François-Marcel, s'était réuni précédemment à ses anciens confrères. C'était lui qui desservait la paroisse de Juilly. Peu de temps après, son neveu lui succéda dans la charge pastorale, tout en remplissant diverses fonctions au collège.

Jusqu'à cette époque, c'étaient les vétérans du sacerdoce qui avaient dû s'occuper de l'éducation ecclésiastique des élèves du grand séminaire. M. Pruneau fut un des premiers de la nouvelle génération sacerdotale que son amour pour les sciences ecclésiastiques, que ses qualités solides désignèrent pour leur succéder. Il revint à Meaux en 1821, et fut chargé d'enseigner la théologie durant plusieurs années.

L'ancienne abbaye de Notre-Dame de Châge, qui avait servi de petit séminaire de 1809 à 1817, fut rendue à cette destination, en 1822, pour une partie de cet établissement, pour les classes inférieures. En janvier 1826, Mgr de Cosnac choisit M. Pruneau pour diriger la nouvelle maison. En même temps, il lui confiait un double travail : celui de la vérification des reliques dans toute l'étendue du diocèse, et la rédaction du nouveau bréviaire à l'usage de Meaux. Cette dernière entreprise, dont la nécessité se faisait sentir dans un diocèse composé de tant de fractions de diocèses anciens, pourrait, de nos jours, paraître assez téméraire. Mais que l'on se reporte à un temps où les véritables notions du droit sur la matière liturgique n'étaient pas suffisamment connues en France, en présence surtout d'une coutume plus que séculaire, d'une pratique générale et non contestée. L'ardeur avec laquelle M. Pruneau commença ce travail, lui causa une maladie grave ; ses jours furent en danger : il s'en releva toutefois, mais on craignit qu'il ne perdît la vue. Tel fut le principe de ces infirmités qui lui préparèrent une vieillesse si prématurée.

Il employait le temps des vacances à parcourir le diocèse pour visiter les reliques : cette opération était devenue très-urgente après les désastres de la grande Révolution. Grâce à son zèle infatigable, un grand nombre de ces restes précieux dont notre diocèse est si richement doté, purent être reconnus, et reçurent de nouveaux authentiques pour être exposés à la vénération des fidèles. Un extrait des anciens procès-verbaux fut fidèlement transcrit. M. Pruneau recueillait ainsi les éléments principaux du grand travail sur l'histoire de nos saints pour la rédaction des légendes du bréviaire. On a beaucoup parlé du choix heureux des textes de l'Ecriture-Sainte et des saints Pères qui sont entrés dans cette composition ; on a vanté la combinaison claire et simple qui en rendait la lecture facile ; mais aux yeux des juges compétents, ce qui fait honneur au laborieux rédacteur, c'est la partie légendaire, c'est l'histoire abrégée des Saints.

On reconnaît dans ce travail une critique sûre et exacte, en même temps que le fruit de longues et patientes recherches. Lorsqu'il s'agira de publier le supplément au bréviaire romain pour l'usage du diocèse (1855), M. Pruneau, malgré sa vieillesse, s'empressera de rectifier les erreurs dans lesquelles il avait pu tomber autrefois, et il donnera à ce nouveau travail toute l'exactitude qu'il pouvait recevoir. Le bréviaire de Meaux avait paru en 1834 ; M. Pruneau se trouvait alors supérieur du grand séminaire.

A la fin de 1831, M. Clément Villecourt renonçait à la place de supérieur de notre grand séminaire, pour aller rejoindre à Sens, en qualité de grand vicaire, Mgr de Cosnac : c'était ce digne prélat qui avait appelé dans notre diocèse le futur prince de l'Eglise ; il réclamait de nouveau sa coopération. En quittant Meaux, M. Villecourt crut devoir désigner lui-même son successeur à Mgr Gallard. D'ailleurs la voix publique avait également nommé M. Pruneau. Celui-ci, dès le début, se montra à la hauteur des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Au petit séminaire de Châge, il s'était concilié facilement l'estime et l'affection des enfants. Ils étaient frappés de l'esprit de foi avec lequel il proposait les vérités chrétiennes, du ton animé avec lequel il chantait la messe, de son air grave et majestueux dans les cérémonies. Il était, pour ses élèves, moins un supérieur qu'un véritable père : tout en leur imposant, quand il était nécessaire, sa gaieté constante, son empressement à intéresser les jeux, son dévouement et son zèle sans bornes, tout parlait en sa faveur.

Au grand séminaire, il ne fut pas moins considéré et chéri. Ses anciens élèves se rappellent encore cette expression tantôt si onctueuse, tantôt si énergique avec laquelle il commentait la lecture spirituelle, les traits historiques qu'une riche mémoire lui fournissait au besoin pour confirmer ses instructions et ses avis, puis ces hautes qualités qui relèvent la personne de tout prêtre vraiment animé de l'esprit de son état.

Les divers règlements qu'il rédigea, et le *Manuel de piété* qu'il publia en 1836 prouvent son esprit d'observation aussi bien que son zèle.

Une colonie de religieuses Bénédictines était arrivée à Jouarre en septembre 1837. Il s'agissait de restaurer l'ancienne et célèbre abbaye. Mgr Gallard eut recours à l'expérience et à la sagesse du supérieur du séminaire. M. Pru-

neau fut donc chargé de veiller à l'installation de la nouvelle communauté, et de la diriger dès son début. Homme de Dieu, constamment disposé à toute bonne œuvre, il mit encore ses forces et son activité au service de cet établissement; il lui consacrait le temps de ses vacances et les loisirs que lui laissait l'administration du séminaire. Grâce aux efforts et à l'habileté de son premier supérieur, la nouvelle communauté put prendre quelque accroissement, et promettre ce qu'elle devait être de nos jours.

Nommé chanoine honoraire de Meaux en 1822, M. Pruneau reçut des lettres de grand-vicaire peu après sa nomination à la direction du grand séminaire : il les conserva durant les vacances du siège (1839). Mgr Allou lui accorda les mêmes pouvoirs. Dès l'année 1836, M. Pruneau avait été pourvu d'un canonicat. Mgr Gallard, nommé coadjuteur du cardinal de Latil, archevêque de Reims, lui donna une marque d'estime et d'affection, en le priant de l'accompagner lors de son installation dans ce nouveau poste. C'est en cette circonstance que le titre de chanoine honoraire de Reims fut conféré au supérieur du séminaire de Meaux.

L'âge de M. Pruneau, son activité, les progrès de son expérience, le rendaient de plus en plus capable de remplir des obligations qui exigent à la fois de la santé et une haute sagesse; mais les ressorts de cette organisation, quoique vigoureuse, avaient subi un ébranlement : des douleurs nerveuses lui rendaient la marche difficile, souvent même impossible. On le flattait de l'espoir d'une prochaine guérison; mais, pour lui, il ne se trompait point sur ces symptômes de la vieillesse : il crut devoir obéir à la voix de sa conscience, et il demanda instamment à quitter la direction du séminaire.

Ici s'ouvre une nouvelle phase de la vie de M. Pruneau; il reste encore quelque temps supérieur de l'abbaye de Jouarre, puis il se restreint dans les seules obligations du canonicat. On verra pendant plusieurs années un vénérable vieillard se faisant conduire, matin et soir, aux offices de la cathédrale : le reste de son temps, il l'emploie à des recherches historiques sur le diocèse. Chaque jour, il rédigeait des notes nombreuses, sans s'occuper d'y mettre la dernière main. De tant de sujets variés qu'il a traités, trois seulement ont été étudiés d'une manière complète. Ce sont des dissertations : 1° sur saint Aspais, patron de la ville de Melun; 2° sur saint Saintin, premier évêque de Meaux, après

saint Denis ; 3° sur saint Landry, aussi évêque de Meaux. Le nom de ce dernier est omis dans certaines listes modernes de nos évêques ; quelques historiens l'ont confondu avec un saint évêque de Paris du même nom. L'auteur démontre solidement que saint Landry était fils de saint Vincent Maldegairre, qu'il gouverna le diocèse de Meaux après saint Ebrégisile, et qu'il se retira, sur la fin de ses jours, au monastère de Lagny. M. Pruneau n'a livré à l'impression que quelques notices biographiques, entre autres sur M. Pellet, grand-vicaire de Meaux (*Ami de la Religion*, 21 décembre 1833) ; sur M. de Rouhault de Gamaches, ancien curé de la cathédrale de Meaux, et aussi grand-vicaire (*Ami de la Religion*, 17 mai 1836) ; sur M. Guyon, chanoine (*Journal de Seine-et-Marne*, 23 octobre 1846), etc. Son ardeur constante pour l'étude ne pouvait se ralentir malgré les progrès de la vieillesse : la violence de sa dernière maladie a seule mis un terme à ses travaux.

Que dire des qualités éminentes de M. Pruneau ? de ce cœur si tendre, si généreux, si ingénieux à obliger, de cette sérénité inaltérable, de cet esprit d'abnégation dont il donna tant de preuves pendant les longues années de sa retraite ? Il était facile de comprendre que, dans toute sa conduite, il s'inspirait des principes les plus purs de la foi chrétienne. Il recommandait souvent aux jeunes ecclésiastiques une grande modestie extérieure, la sévérité dans leurs mœurs, et sur ce point il aurait pu lui-même être proposé comme un modèle parfait.]

Doué d'une imagination ardente et quelquefois enthousiaste, il eût cédé facilement à l'entraînement d'idées nouvelles, de systèmes spécieux ; mais, aussitôt que l'autorité s'était prononcée, que la vérité avait éclairé son esprit, il se hâtait de renoncer à de trompeuses illusions. Quand parurent les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger, abbé de Solesmes, il réunit un grand nombre de notes contre cet ouvrage, dans lequel il voyait la condamnation de son bréviaire ; il s'occupa de cette rédaction durant plusieurs années ; mais, sitôt que fut publiée la réponse de Rome sur l'illégitimité des liturgies françaises (juillet 1852), M. Pruneau laissa ce travail ; il fit justice de toutes ses notes, et en même temps, renonçant à son bréviaire, il adopta le bréviaire romain.

Sans être riche, il avait le secret de donner beaucoup. Il contribuait abondamment à toutes les bonnes œuvres qui lui

étaient proposées. Étant supérieur du séminaire, il fit exécuter à ses frais de grands travaux pour l'embellissement de la chapelle. Il donna divers ornements d'église. La bibliothèque, qui fut l'objet constant de ses soins, reçut de lui un accroissement considérable. Durant sa retraite, il se dévoua très-généreusement et très-libéralement à l'établissement des Dames-Augustines.

Pour donner une idée de son désintéressement, nous extrayons le passage suivant d'un ancien projet de testament antérieur à l'année 1860 : « Je n'ai ni biens fonds, ni rente. Je n'ai point d'autre revenu que celui de mon canonicat sur lequel je n'ai jamais fait d'économies. Le bureau sur lequel j'écris, et le lit qui me sert ne sont pas à moi. » De fait, au moment où il s'exprimait ainsi, il s'était dépouillé de trois mille francs qui lui restaient encore en faveur des missions diocésaines.

De même qu'il avait supporté avec patience l'isolement de sa longue retraite, de même il se montra résigné durant les souffrances qui amenèrent peu à peu la fin de son existence. Jamais il ne fit entendre un cri de douleur, ni aucune plainte. Il semblait s'oublier lui-même, et se montrait toujours reconnaissant des soins affectueux dont l'environnaient une sœur et un frère tout dévoués. Ceux qui le visitaient ne pouvaient que s'édifier d'une résignation qui croissait avec les souffrances elles-mêmes : tel se montra M. Pruneau jusqu'aux derniers moments d'une longue et cruelle agonie.

Faut-il donc s'étonner qu'un prêtre, qui l'avait autrefois bien connu, ait écrit, en se rappelant ces éminentes vertus dont nous avons présenté une esquisse si rapide, que le souvenir de M. Pruneau serait toujours, pour ses élèves, une seconde conscience.

L'abbé F.-A. DENIS.

Meaux, 15 décembre 1863.

François Brunet

Confrère de l'Oratoire

Entré : 1663

Sorti : 1671

Né à Provins (Seine et Marne)

, le

1642

Mort à

, le

NOTES

BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

E. Bonnardet

Le Confrère François Prunet

MM. 610 , page 100 , N° 566

Le Conf. François Prunet, laïc

Né à Provins, Nic. Sens 20 ans

Fils de François Prunet, bourgeois et Anne Lalong

Humanités & philo

Entré à Paris le 12 , vêtu le 24 oct. 1663

Pension : Sorti 1671

Joseph Francois Brunet
Confrère de l'Oratoire

Entré : 1710

Sorti : 1713

Né à Paris

, le

1698

Mort à

, le

NOTES
BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

E. Bonnardet

Le Confère Joseph François Prunet

MM. 607 = A^e catalogue. N° 1348 =

Joseph François Prunet, de Paris, entré à Paris en 1710, sorti en 1713

MM. 610 , page , N° 410 de ma copie

Le Conf. Joseph François Prunet, laïc

Né à Paris 17 ans 1/2

Fils de François Prunet et femme Anne Binet, bourgeois de Paris

Humanités et phil. à Mazarin

Entré à Paris le 24 oct , vêtu le 30 nov 1710

Pension : 400^{fr} et capitation 200^{fr}. entretien toujours Sorti 1713
mais il espère de l'emploi après institution

MM 618 p 50 N 407 =

Le Confère Joseph François Prunet, laïc

Né à Paris, 17 ans 1/2

fils de François Prunet et femme Marie Anne Binet, bourgeois de Paris

humanités et phil. à Mazarin

entré à Paris le 24 octobre, vêtu 20 nov. 1710

pension = 400^{fr} et capitation convenue, entretien pour toujours. Il espère avoir
de l'emploi en sortant de l'institution

Melchior Tuonaire

Confrère de l'Oratoire

Entré: 1654

Sorti:

Né à Grasse (Alpes m^{es})

, le

mort à

, le

NOTES

BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

E. Bonnardet